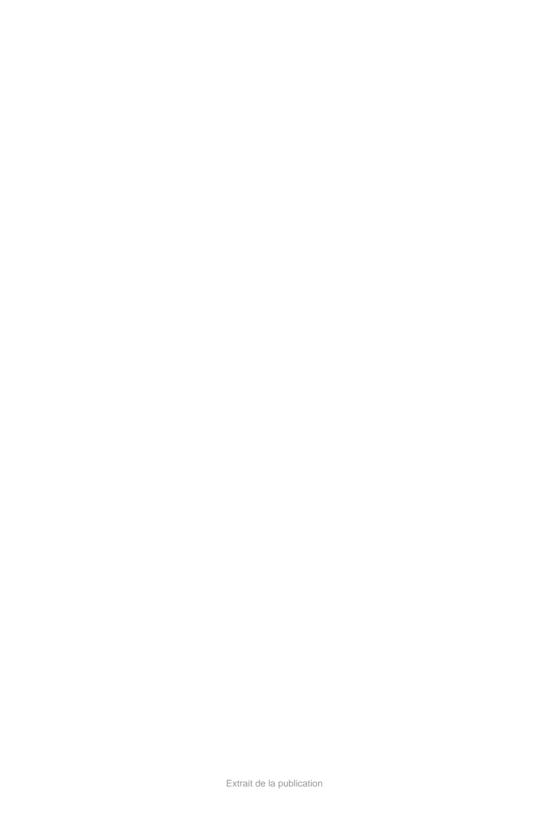
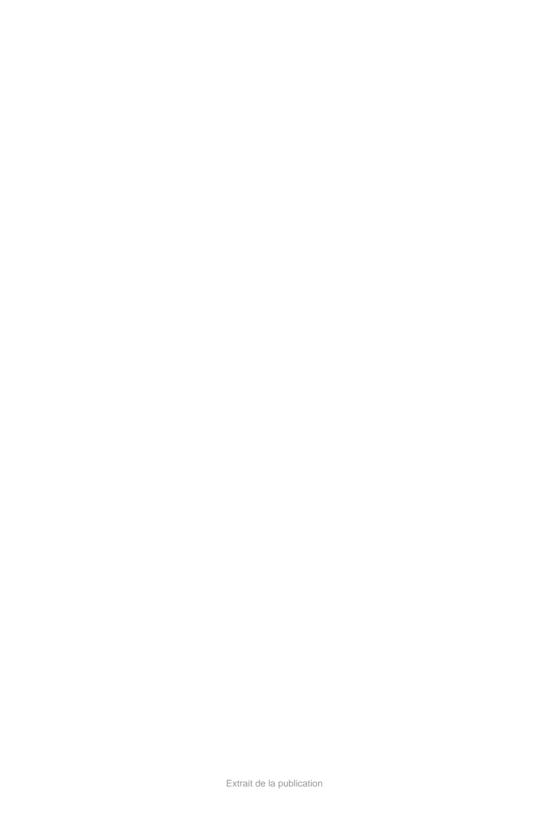
JAMAIS

MIKAËL OLLIVIER

SEUil



PLUS JAMAIS SANS ELLE



Mikaël Ollivier

PLUS JAMAIS SANS ELLE

SEUil

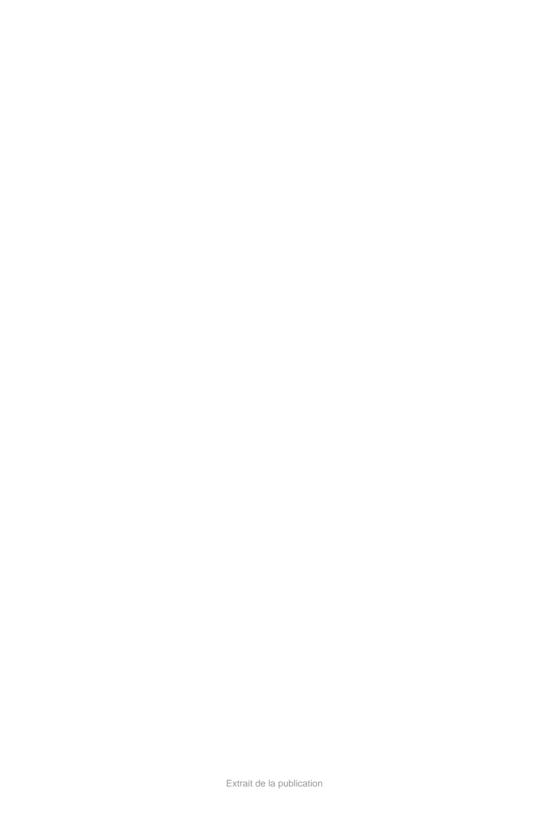
Photographie de couverture : Yasuhide Fumoto / Getty Images

© Éditions du Seuil, 2012 Tous droits réservés. ISBN: 978-2-02-109307-0

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

www.seuil.com

Plie mille grues de papier et tu verras ton vœu exaucé.



- Tu entends?
- Oui.
- On dirait un moteur.
- Des moteurs.
- Des motoneiges ?
- Oui. Trois, je pense.
- Il est quelle heure?
- L'aube n'est plus loin. Prépare-toi!
- À quoi?
- À fuir. Couvre-toi au maximum.
- Tu crois que c'est eux?
- Qui d'autre?
- Mais comment ils nous ont retrouvés ?
- Habille-toi, vite! Plus le temps pour les questions.
- Qu'est-ce qu'on va faire?
- Il faudra que tu marches vers l'est, droit devant toi.

- Tu viens pas avec moi?
- Je ne vais pas fuir pendant le restant de ma vie.
 Ici ou ailleurs, ils me retrouveront toujours.
 - Qu'est-ce que tu...
- Écoute! Et cesse de m'interrompre. Tu marches en direction de l'est, tu traverses le Bois Foudroyé, tu sais?
 - Oui.
- Ensuite, tout droit face au soleil. Tu ne t'arrêtes pas, quoi que tu entendes. Tu finiras par rejoindre les voies ferrées d'une ancienne mine. À partir de là, tu suis les rails vers le nord. Avant midi, tu atteindras une cabane. Elle appartient à un homme qui s'appelle Erlend. Il parle anglais. Mal, mais assez pour te comprendre. Tu lui dis qui tu es. Il saura quoi faire.
 - Et toi?
 - Ne t'occupe pas de moi.
 - Je veux me battre avec toi!
 - Fais ce que je te dis.
 - Mais toi, tu...
- Chut... Je vais te préparer de quoi manger. Il va encore neiger, ce sera dur de marcher jusque là-bas. Vite! Ils approchent... Va. Et n'oublie pas : le meilleur des combats est celui que l'on évite.

1

Au mois de janvier, quinze jours avant mes dixhuit ans, mon père m'avait demandé ce que je voulais pour mon anniversaire.

J'en étais à la moitié de mon année sabbatique, dont il avait accepté l'idée sans difficulté.

- Qu'est-ce que tu veux faire, après ton bac? m'avait-il alors questionné.
 - J'en sais rien, j'avais répondu.

Bac S, mention très bien, avec un an d'avance, et je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire dans la vie. Quelle drôle d'expression, « faire dans la vie ». Vivre ne devrait-il pas suffire ?

J'avais toujours voulu bien faire. Mais bien faire quoi ?

C'était simple, avant : bien faire ce qu'on me disait de faire. Mon lit, mes devoirs, mettre le couvert... Avoir de bonnes notes. Ne pas faire de vagues. Bien faire, c'est aussi ne pas faire, souvent. J'avais toujours eu le souci de rendre la vie facile à mon père, lui qui, justement, faisait tant pour moi. Mais désormais? Une fois mon contrat d'enfance rempli? Que faire dans la vie? La mienne! J'avais fini par dire à mon père que j'avais besoin de temps pour me décider. Peut-être cette année d'avance, qui me manquait maintenant? Il avait répondu « d'accord ».

Mon père n'est pas un grand bavard. Peu de mots, toujours d'une voix calme et posée. Je ne l'ai jamais entendu hausser le ton, sauf une fois, terrible, que je n'oublierai jamais. Sinon, même quand j'étais petit, jamais une fessée, jamais une punition. Parce que j'étais un enfant sage ? Ou parce qu'il n'était pas un père comme les autres ? Pas comme les pères de mes copains, qui me jalousaient tous, justement parce mon père à moi ne s'énervait pas, ne semblait pas connaître la colère. Mais moi, parfois, je leur enviais les leurs, de pères, avec leurs sautes d'humeur et leurs « pétages de plombs ». Justement parce qu'il arrivait qu'ils perdent leur self-control. Pas le mien. Son calme, sa douceur inoxydable étaient une force qui m'intimidait. Et me pesait.

Et donc, quinze jours avant mes dix-huit ans, il m'avait demandé :

– Qu'est-ce que tu veux pour ton anniversaire?
 Je l'avais regardé, surpris. Il s'était toujours débrouillé pour les cadeaux, tombant chaque fois

curieusement juste, comme s'il avait le don de lire en moi et d'y puiser des désirs dont je n'avais même pas conscience. C'est l'une des nombreuses choses qui m'étonnaient chez lui, et qui m'impressionnaient. Peut-être ce jour-là, avec sa question, avait-il encore deviné juste? Peut-être était-ce une perche qu'il me tendait?

Je n'avais pas eu à réfléchir. C'était sorti tout seul. Comme si j'avais toujours su. J'avais répondu :

- Ma mère. Je veux ma mère pour mes dix-huit ans.

Ça m'arrive si rarement que je n'ai pas oublié ce détail. Ce matin-là, je venais d'enfiler une robe quand mon portable a vibré.

Un SMS. Envoyé par un numéro masqué, comme d'habitude. Un simple lien Internet, comme le veut la procédure.

J'ai senti mon rythme cardiaque s'accélérer, la chaleur de l'adrénaline se répandre dans mes veines. C'est un moment que j'adore. Une nouvelle mission. Tous les possibles. La vie qui hausse le ton. Et cette fois-ci, encore plus que les autres fois, j'avais envie, besoin d'action. C'était comme remonter en selle après être tombé de cheval : quelque chose d'indispensable si l'on ne veut pas garder toute sa vie une appréhension de la chute. Les conséquences de mon dernier contrat à Prague, un échec terrible qui avait coûté la vie à

Susan Blake, une femme que j'admirais, ne cessait de me hanter.

Je me suis regardée dans le miroir du dressing et j'ai détesté ce que j'y voyais. J'ai jeté la robe en boule au fond du placard et enfilé un jean.

J'ai contemplé mon reflet dans la glace quelques instants. Pas mal, de l'allure, toujours aussi mince et en forme, taille fine, ventre plat, seins petits et fermes. Mais quarante-trois ans. Quarante-trois ans ! S'il n'y avait pas les miroirs, je croirais toujours que j'en ai vingt-cinq.

Je suis sortie et me suis rendue au cybercafé le plus proche. Ne surtout pas activer le lien depuis mon ordinateur. Ne laisser aucune trace, pas d'adresse IP.

Je savais que le lien ne fonctionnerait que quatrevingt-dix minutes. Installée devant un ordinateur, j'ai affiché les informations, puis les ai imprimées. La Bulgarie, cette fois. Sofia. J'ai immédiatement pensé à Stefan.

J'ai effacé les traces de ma navigation et suis sortie prendre un copieux *breakfast* dans le bar d'hôtel où j'avais mes habitudes. Thé, jus de pamplemousse frais, œufs au bacon, toasts et marmelade d'orange. Et les détails de la mission comme lecture.

Rien de compliqué, à première vue. Un nom, une photo, une adresse. La dernière connue, celle d'un homme qui avait soudain disparu de la circulation alors qu'il devait une grosse somme d'argent à ses créanciers. Un encaissement, comme j'en avais tant fait par le passé. Une promenade de santé.

J'ai souri. Ça faisait longtemps que je n'étais pas retournée à Sofia. Longtemps aussi que je n'avais pas vu Stefan.

J'ai terminé mon petit déjeuner en mémorisant les informations, avant de les brûler dans la cheminée de la vaste salle à manger du cinq-étoiles.

7 janvier. Le jour de mon anniversaire.

Mon père est rentré plus tôt, pour préparer le repas. À quarante-huit ans, il est *le* spécialiste des jardins japonais. Il cultive des bambous de toutes sortes, des érables, des azalées, il vend des fontaines, des bassins, des lanternes de pierre, des *shishi odoshi*... Il est si pointu dans son domaine qu'on vient du monde entier pour visiter sa bambouseraie, située à vingt kilomètres de Brive. Néanmoins, la plupart de ses clients achètent par correspondance, et il expédie plantes et accessoires par-delà les frontières.

Le Japon est sa passion. Je n'ai jamais porté de robes de chambre, mais des *yukata*. Pas de pantoufles, mais des *zori*. Je sais manger avec des baguettes depuis que je suis capable de me tenir

assis, et d'ailleurs à la maison, comme les Japonais, nous mangeons agenouillés sur un *zabuton* – un coussin – devant une table basse. Mon père parle leur langue couramment, et refuser de l'apprendre a été le seul acte de rébellion de mon enfance. Anglais première langue, espagnol seconde langue, comme tout le monde. Au moins une chose que j'ai faite comme les autres. Ça et mon gâteau d'anniversaire, le même chaque année : au chocolat, avec des bougies. Les Japonais sont trop nuls pour les desserts. Mais avant, mon père m'a tout de même servi un délicieux *chirashi* préparé avec une anguille qu'il avait pêchée le matin même.

Est alors venu le moment du cadeau. Nous n'avions pas reparlé de ma drôle de demande. Pas un mot. Moi, pourtant, depuis deux semaines je ne cessais d'y penser.

Mais qu'est-ce qui m'avait pris ? Pourquoi avoir soudain parlé de ma mère, pour la première fois, ou presque, en dix-huit ans ? Et puis une autre question m'était venue, plus dérangeante encore : Pourquoi n'avais-je jamais parlé d'elle pendant toutes ces années ?

J'avais, bien sûr, posé des questions dans ma petite enfance, et puis une dernière fois à sept ans, ce qui m'avait valu l'unique colère de mon père.

J'ai soufflé mes bougies. Mon père m'a souri. Un sourire chaud, plein. Mon père est petit, sec, il ne paie pas de mine mais il dégage un sentiment de force impressionnant. Et en même temps de douceur. Il s'est levé pour aller chercher quelque chose dans sa chambre. Mon cadeau. Je pressentais que cet anniversaire ne serait pas comme les autres.

Il est revenu avec une simple enveloppe, qu'il a posée devant moi.

Mon cœur s'est mis à cogner. Mes mains à trembler. J'avais peur.

Je me suis senti soudain tout petit, comme un gosse, et j'aurais voulu que ce père qui était aussi ma mère me serre dans ses bras.

- Tu n'ouvres pas, Alan?

J'ai fait si de la tête, mais j'avais envie de dire non. De me dégonfler.

J'ai inspiré profondément et j'ai soulevé le rabat de l'enveloppe.

D'abord, j'ai trouvé un billet de train Paris-Londres. *Open* comme on dit quand la date du voyage n'est pas fixée à l'avance.

Je ne comprenais pas. C'était un voyage à Londres, mon cadeau ?

– Il y a autre chose dans l'enveloppe, a précisé mon père.

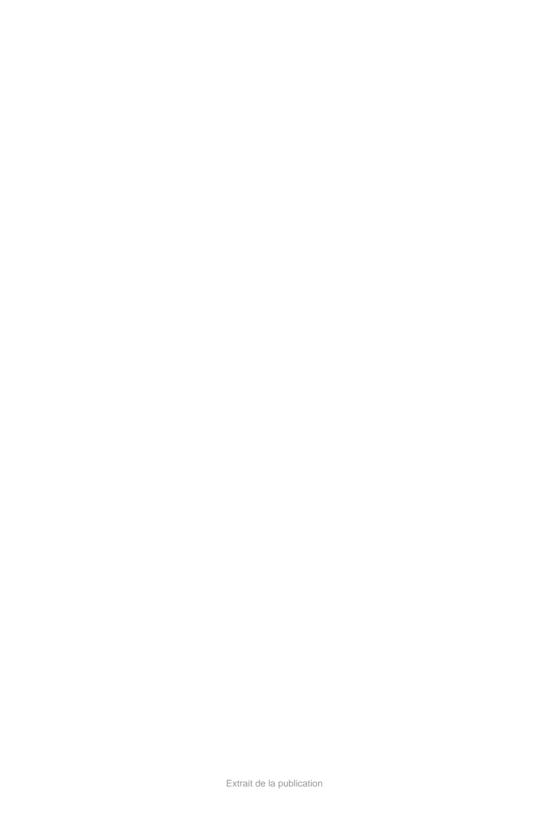
Un bristol, avec un nom, une adresse, et dessous : *Joyeux anniversaire, mon fils. N'oublie jamais que je t'aime.*

J'ai lu et relu, le souffle court : Ellen Ivaldi – 37, Wilton Crescent – London.

Ellen Ivaldi. Ellen Ivaldi.

Ellen.

Ma mère?



réalisation : nord compo à villeneuve-d'ascq impression : normandie roto s.a.s. à lonrai dépôt légal : octobre 2012. n° 107638-1 (00000) *Imprimé en France*